



Love, etc.

A 23 ans, ALIZÉ MEURISSE livre un deuxième *ROMAN MAGIQUE* : un bréviaire poético-philosophique où toutes les clés de L'AMOUR nous sont données, pour mieux l'ouvrir ou le verrouiller, au choix.

Par NELLY KAPRIËLIAN.

On l'avait découverte en 2007 déjà précédée d'une petite aura : elle avait dormi sur le canapé de Pete Doherty ! Née en 1986 (inutile de calculer, ça veut dire «jeune»), Alizé Meurisse avait lâché sa khâgne et décidé de mettre le cap sur Londres, quitte à vivre dans des squats avec pour seul complice son appareil photo. Emmenée un jour par un ami dans une fête de 31 décembre, elle découvre qu'elle est en fait tombée chez Pete Doherty – celui-ci lui proposera non seulement de l'héberger mais aussi de devenir la photographe officielle de son groupe, les Babyshambles. En 2007, Alizé Meurisse signait donc un premier roman singulier, encore un peu adolescent mais envoûtant : *Pâle sang bleu* mettait en scène trois personnages dans un Paris dangereux. Aujourd'hui, elle convainc davantage avec *Roman à clefs*, une anatomie de l'amour, de ses paradis et de ses enfers, de la rupture à la rencontre (mieux vaut marcher à l'envers), des larmes versées sur ses biscuits Petit Prince à l'ultime nuit de passion et de complicité... en passant par des réflexions aussi incongrues et drôles que fines et originales. Car l'amour, pour Alizé Meurisse, n'est qu'un prétexte à l'écriture, à jouer avec la langue française en la malmenant joliment, en la décalant sans cesse comme son regard sur les choses s'avère constamment décalé. On pourrait qualifier son écriture de poétique si ce mot n'était par trop galvaudé, ou alors il faudrait le redéfinir selon l'écriture de Meurisse : est poétique ce qui voit et restitue les choses sous un autre angle, un autre jour, une autre lumière. Ici, les cils qui tombent sont des pétales fanés que l'amoureux se mettra sous les dents, on croise Nietzsche, les Beatles, ou la définition des sirènes... et une foule de réflexions en forme de digressions subtiles, sur l'amour bien

sûr, le délire amoureux, mais aussi sur le chocolat ou sur le féminin : «Le truc qui me pose problème c'est les filles, et surtout : en être une. Les filles sont coquettes, elles donnent dans le dramatique pour attirer l'attention, rejettent pour qu'on leur coure après, attisent la dispute pour se soustraire et se rabibochoer, bref font le contraire de ce qu'elles pensent pour obtenir ce qu'elles veulent. Et souvent – mais pas assez souvent –, ça se retourne contre elles, parce qu'elles veulent jouer là où il faudrait un peu de sincérité.»

Qui a dit que la poésie était gnangnan ? Alizé Meurisse est corrosive, drôle, percutante, jamais dans les clichés ou la langue de bois. La ville comme le roman devient un vaste jeu de pistes où chaque chapitre – chaque lieu, café, rue – livre la clef du suivant. On baigne en plein romantisme, et pourtant, Meurisse ne résiste pas à dynamiter toute idée reçue : «L'amour, ça n'existe pas. C'est ce besoin féminin d'attachement romantique qui tente de convaincre les hommes, rendus crédules par leur appétit sexuel.» Ou encore : «Un rêve de fumeur de pipe en charentaises.» Mais pourtant, l'amour, dans ce bréviaire magique, poético-philosophique, il faut y croire quand même : «La foi doit perpétuellement vaincre le doute, c'est ce que j'entends lorsque je dis que si l'on ne peut pas choisir de qui on tombe amoureux, l'amour reste un choix dans une certaine mesure... Simplement parce que ce n'est pas si immédiat (ce n'est pas donné, c'est un choix à faire et à refaire constamment. Amoureux, on reste libre). L'immédiateté est réservée à l'engouement d'une amourette.»
Alizé Meurisse, Roman à clefs, éditions Allia.

